



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 169, 2003 – 1,  
*Hommage à Robert Mallet. Autour du Soulier de satin*, p. 39-42

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15311-5.p.0047](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15311-5.p.0047)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2003. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## En marge des livres

Colette Barbier, *Henri Hoppenot diplomate (25 octobre 1891-10 août 1977)*, Diplomatie et Histoire - Direction des Archives - Ministère des Affaires étrangères, 627 pages.

La carrière diplomatique d'Henri Hoppenot s'étend du 7 août 1914 au 12 novembre 1956. Il est en poste à trois reprises en Suisse, à deux au Brésil. Il connaît aussi la Perse, le Chili, l'Allemagne, la Syrie, la Chine, l'Uruguay, le Vietnam. D'août 1937 à juin 1940, il est sous-directeur d'Asie-Océanie, puis d'Europe. Nommé en 1940 à Montevideo par le maréchal Pétain, il démissionne en 1942. Après une affectation à Washington et une nomination à Berne en tant qu'ambassadeur, il est représentant permanent de la France au Conseil de Sécurité des Nations Unies. Enfin, du 10 septembre 1956 au 26 octobre 1984, il siège au Conseil d'État.

Colette Barbier a tenté de répondre à la question : qui est Henri Hoppenot ? Mais la tâche n'est pas aisée. Cet itinéraire de quelques quarante-deux années a laissé relativement peu de traces. Quelle qu'ait été l'admiration, voire la vénération de ses proches collaborateurs, son nom est absent de la plupart des mémoires de ses contemporains. Lui-même, apparemment peu soucieux de la postérité, n'en a pas écrits, n'a tenu ni journal ni carnets. Au moins pour la première partie de sa carrière, le fonds Hoppenot semble offrir peu de documents.

Il a donc fallu saisir en partie le personnage de l'extérieur, au milieu de l'accélération des événements dramatiques de l'entre-deux-guerres dans la masse desquels il paraît un peu perdu comme il a pu l'être dans la réalité à l'instar de la plupart de ceux qui les ont vécus.

Même la première partie de l'ouvrage, pourtant, des débuts de la carrière le 7 août 1914 à la rupture avec Vichy le 25 octobre 1942 n'apparaît pas seulement comme une chronique de cette époque où le nom de Hoppenot nouerait le fil qui relie les événements. Sa personnalité se laisse voir. Après la Suisse et le Brésil, son poste en Perse permet d'apprécier, face à la rivalité anglo-soviétique et à des événements peu maîtrisables, sa discrétion et sa réserve prudente, mais aussi sa fermeté et sa détermination, ainsi que son souci du détail et son habileté à utiliser les

fautes de ses partenaires au bénéfice de la France. Des citations un peu courtes laissent deviner son ouverture d'esprit et son souci d'une politique culturelle. Les poèmes proposés en annexe permettent d'apprécier les mêmes qualités d'esprit que l'on devine chez le diplomate, finesse, clarté et fermeté. Puis c'est l'Extrême-Orient, la Chine dont une prose nous dit l'appel des vergers et des sables (p. 57).

Il est nommé à la Sous-direction d'Asie-Océanie du 26 août 1937 au 24 octobre 1938, puis à celle d'Europe après Munich. Il fait alors partie de l'équipe, d'autres disent « le clan » Leger. Celui-ci s'entoure d'hommes « compétents, dévoués, discrets, secrets même » (p. 105). Hoppenot est la discrétion et le dévouement personnifiés. Il passe pour « un homme agréable, facile d'accès, affable, accueillant, mais non pas chaleureux, aux goûts artistiques très sûrs, ne dédaignant pas de risquer une plaisanterie » (p. 109). Mais on lui attribue un souci de faire carrière « exorbitant ». Et il devait manquer « d'une certaine audace, d'imagination, de vue à long terme » (p. 110). Le manque de documents ne permet pas d'apprécier son action dans ce qui fut considéré comme la « faillite » de la diplomatie française. Il est responsable de la destruction très contestée des archives du Quai d'Orsay dont il affirma qu'elle ne fit disparaître aucune pièce irremplaçable. Son action, nous dit Colette Barbier « a été conduite en fonction des événements et même par les événements » (p. 184), et les années qui suivent paraissent confirmer cette assertion.

Le 31 juillet 1940, le maréchal Pétain le nomme ministre plénipotentiaire à Montevideo. Il ne peut guère donner la mesure de ses moyens dans un poste aussi médiocre. Il se heurte à de fortes oppositions à l'intérieur de sa propre légation, de la part des enseignants du lycée français, et n'obtiendra guère qu'un succès digne de Clochemerle. Il aura droit à un fauteuil plus avancé que celui du représentant de la France libre lors d'une messe officielle.

En 1941, il préfère jouer au golf que recevoir les délégations d'ouvriers et d'étudiants protestant contre les fusillades d'otages (p. 219). Mais le 25 octobre 1942, après bien d'autres, il donne sa démission au maréchal Pétain. Il n'est pas un « rallié de la onzième heure », comme on l'a dit. À ce moment, ni Stalingrad ni la victoire des alliés ne sont prévisibles. Mais sa démission précède de douze jours le débarquement en Afrique du Nord. Tout se passe comme si Hoppenot ne se ralliait qu'à l'Institution. Celle-ci sera incarnée en Algérie par Giraud, soutenu par les Anglo-Américains. Se rallier au Comité national de la France Libre serait faire allégeance à un homme. Le gaullisme a une justification militaire, mais non politique (p. 256). Il ne rejoindra le général de Gaulle que lorsque celui-ci incarnera à son tour, en 1958, l'Institution. Il s'adresse aux Britanniques comme le veut Alexis Leger.

En février 1943, celui-ci le fait nommer en mission à Washington. Il y est pour le général Béthouard un adjoint incommode, refusant notam-

ment de condamner la désertion des marins en faveur de la France libre et réclamant le départ des officiers trop ouvertement vichystes (p. 300). Il s'oppose aussi avec une fermeté habile à la mauvaise volonté du gouvernement américain. Aux Antilles, nouveau témopignage d'un manque d'ampleur de vue, il se contente de rétablir la légalité républicaine, conformément aux instructions reçues, sans poser le problème colonial (p. 325).

En mars 1945, il quitte sans regret Washington où il n'a pas eu le sentiment de donner sa mesure pour le poste de Berne où il est élevé à la dignité d'ambassadeur. Il donne un style nouveau à sa mission, notamment dans ses rapports avec la presse. Il a de vastes projets d'action culturelle et voudrait faire monter en 1946 *Le Soulier de satin* de Claudel (p. 375). Mais avec la fin de la guerre, Berne a perdu de son importance. Il s'y ennue et son séjour de sept années lui paraît long.

Représentant permanent de la France aux Nations-Unies, il en défend la position et souffre des instructions qu'il reçoit de « coller » à la délégation américaine (p. 480). Son ambassade dans le Sud-Est asiatique en juillet 1955, instaure dans un Vietnam libre et indépendant une « ère nouvelle [...] avec un homme nouveau ». Mais l'hostilité de Ngo Dinh Diem lui laisse peu de latitude. Bao Dai, l'homme de la France, est éliminé et l'ambassadeur ne peut qu'accompagner le dégageant de son pays. Lui qui « était venu pour maintenir ouvert le dialogue, assiste à la fermeture progressive du Sud-Vietnam et à l'effacement de toute trace, de toute influence de l'ancienne puissance colonisatrice » (p. 537). Le corps expéditionnaire doit être rapatrié pour le 1<sup>er</sup> avril 1956. L'influence française est remplacée par celle des U.S.A.

Du 18 octobre 1956 au 25 octobre 1964, il siège au Conseil d'État. De Gaulle le nomme président de la Commission centrale chargée de contrôler les opérations du référendum constitutionnel en Algérie. Il se heurte à plusieurs reprises au général Salan qu'il jugera en 1962 en tant que membre du Haut Tribunal militaire.

Colette Barbier le présente comme un gaulliste en dehors du gaullisme, attaché à l'indépendance nationale, hostile à l'alignement de la politique française sur celle des U.S.A. Le général a su apprécier aussi, outre sa fermeté, l'habileté et la finesse d'un diplomate qui tout au long de sa carrière n'a jamais commis le moindre impair. Et s'il semble avoir plutôt suivi l'événement que l'avoir précédé, il a su reconnaître qu'il n'avait pas en cela les qualités d'un politique qu'il n'a pas voulu être.

Les recherches considérables que suppose cet ouvrage ont aussi permis de pénétrer les arcanes de la politique extérieure de la France sur trois continents, Europe, Amérique, Asie et sa politique de décolonisation au cours d'une période qui a vu le renouvellement complet du paysage politique mondial.

Jacques HOURIEZ

Xavier Tilliette, *Jésus romantique*, Desclée, 2002, 350 p.

Impossible de résumer en quelques lignes un livre aussi riche où l'érudition, prodigieuse, bien loin de nuire à l'intérêt du récit, donne au lecteur l'envie de relire (ou de lire !) tant de textes cités, souvent illustrés de fragments qui font de l'ouvrage une véritable anthologie. L'auteur part du célèbre songe de Jean Paul où le rêveur s'effraie de voir Jésus, le Dieu-homme abandonné par son Père et se prenant à douter de sa divinité. C'est le thème essentiel, Jésus vu par les romantiques, et l'on nous montre comment le mystère de la personnalité du Christ se trouve au centre de la plupart des grandes œuvres romantiques littéraires, artistiques, musicales même, et comment le mouvement des idées, en France, comme en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Russie, peu à peu entraîne à voir en lui l'homme, « homme divin », certes, mais homme, plutôt que Fils de Dieu. Pour nous borner à cette évolution des idées en France : « Le Christ romantique, déparé d'une divinité qui éclate encore chez Lamartine et Victor Hugo, bascule avec Vigny et Musset dans l'humanité dont il est le représentant insigne et souffrant. » La répétition du thème est impressionnante dans la série célèbre : le « Mont des Oliviers » de Vigny, le « Rolla » de Musset et surtout peut-être dans les sonnets du « Christ aux Oliviers » de Nerval, véritable transcription du songe de Jean Paul. Ce sont les plus connus. Mais c'est à partir d'eux que le lecteur va de découverte en découverte : que de noms à citer qui jalonnent l'évolution vers une « éclipse » de plus en plus sensible : Renan d'abord sur lequel s'exerce la verve de l'auteur, ce Renan qui « a déposé ses bajoues flasques sur le front de l'Eliacin Paul Claudel » et qui « désirait renaître femme (en plus svelte sans doute) dans une autre vie... » (le père Tilliette n'est jamais à court de traits acérés). Mais c'est le chapitre sur les romanciers qui séduira le plus le lecteur. Car ce livre passionnant nous fait relire dans une lumière nouvelle tout Balzac, tout Dostoïevski (et j'en passe !), traités avec une incroyable puissance de synthèse. Apparaissent aussi, dans d'autres domaines, de plus modestes personnages, les Soumet, Quinet, Laprade, H. Moreau etc., disséqués avec la même précision et la même profondeur, auxquels se joignent des peintres comme Holbein, Raphaël, Delacroix ou des musiciens comme Beethoven et Wagner. On souhaite que l'infatigable père Tilliette, qui vient de nous donner, après *Le Christ et les philosophes*, un Schelling et une édition des lettres de Françoise de Marcilly, s'attaque maintenant au XX<sup>e</sup> siècle et nous parle du retour du Christ chez Mauriac, Green, Claudel, avec le même recours à son immense culture.

Michel MALICET